

## Entre-deux

Bruno Cohen

Nous avons vécu (et ce n'est sans doute pas fini) une crise sanitaire de manière inégale.

Elle a révélé la fragilité de nos systèmes de protection et placé en première et seconde ligne quantité de personnes en mal de reconnaissance publique. Elle a montré, à ceux qui souhaitaient le voir, les incohérences d'une politique centrée sur une rentabilité sanctuarisée à toutes les échelles, pressant les moins outillés culturellement à une course aux gains, qu'ils soient volontaires ou non pour, dit-on, se libérer des contraintes. Une course à la rentabilité d'ailleurs quasi automatisée par une gouvernamentalité électronique sans « état d'âme », rigide, enfermée dans des schémas contradictoires d'accumulation et de captation continue des ressources dans un monde clôt. Cette crise a fait s'évanouir, dans le même temps, plus vite que prévu, nombre de certitudes sur les (des)équilibres économiques et sociétaux pour les observateurs attentifs, l'idée que les choses telles qu'elles étaient, seraient immuables. Rien ne pourrait arrêter la recherche de la croissance fondée sur la croyance que la compétition est synonyme de bienfaits. Sauf ? Sauf un virus de la taille d'un dixième de millièmètre de millièmètre.

La crise a dévoilé et accéléré nos usages numériques. Ils ont formaté nos rendez-vous de manière efficace : un écran démultiplié en fonction des interlocuteurs, un présence-absence face caméra, un propos médié par un modérateur ou par des artéfacts. Nous avons communiqué et téléchargé comme jamais. Mais la réalité de la rencontre humaine, c'est-à-dire le contact direct, les postures corporelles, les regards, le toucher, les silences ou les soupirs qui forment cette communication non verbale, autant de signes essentiels à la rencontre, a été mise à mal sinon court-circuitée. Nous avons été contraints de passer par les fourches caudines numériques pour maintenir une vie sociale.

Cette automatisation des échanges humains, que nous avons nourrie et soutenue parce qu'elle ouvrait une fenêtre sur un monde d'images vivantes, a peut-être modifié notre rapport au travail et clairement nos rapports domestiques. Elle a conforté l'hypertrophie de nos sphères individuelles et accéléré la délégation de nos savoirs vers des outils ou supports techniques et leurs process intégrés. Nous avons accéléré nos routines et détraqué un peu plus encore les conditions de nos délibérations collectives.

La crise a aussi dévoilé le prix que beaucoup attachent à la Terre, aux équilibres naturels, à la clarté de l'air, aux chants des oiseaux, au silence le jour et la nuit. Elle a accéléré le constat sur l'interdépendance des milieux associés au vivant : environnementaux, technologiques, économiques, politiques ou culturels. Elle a aussi fait émerger, à bas bruit, l'idée d'une géographie rétrécie du monde et d'une histoire humaine commune. Elle a mis en lumière le besoin absolu *d'être tous ensemble, tous et chaque un de tous*<sup>1</sup> pour redire les mots du philosophe Jean-Luc Nancy. Et il est vrai que l'accélération de nos échanges via les différentes plateformes d'intermédiation a conforté l'idée que l'interaction informatique était incroyablement efficace mais aussi terriblement frustrante.

L'incertitude de l'après pèse autant que les certitudes du passé. C'est la raison pour laquelle il nous faut sans doute (ré)apprendre à vivre le présent. Le présent comme un entre-deux des choses, des êtres et du monde. Un entre-deux qui invite à réinvestir les chantiers de la pensée et des relations humaines pour agir sur ce qui nous influence et nous motive.

Considérons cet entre-deux : il pourrait être cet atelier au sein duquel se fabriquerait une autre ambition collective pour affronter les désordres que le libéralisme ou le contrôle social autoritaire ont laissé en amont et que nous nous apprêtons à reproduire en aval. Un entre-deux dans lequel s'expérimenterait une autre solidarité puisque le modèle libéral n'a pas apporté la preuve irréfutable de sa sagesse et de son efficacité dans un monde globalisé. Un entre-deux qui insisterait sur notre capacité à prendre conscience que nous ne sommes qu'un élément a-centré dans cette formidable imbrication des milieux vivants, techniques et

---

<sup>1</sup>Nancy, Jean-Luc., *Démocratie, dans quel état ?* avec Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaïd, Wendy Brown, Jacques Rancière, Kristin Ross et Slavoj Žižek, Paris, La Fabrique, 2009.

symboliques. Une prise de conscience pour donner sens à notre implication personnelle dans l'invention d'un autre quotidien. Un quotidien que nous pourrions souhaiter plus respectueux du local qui nous entoure et du monde beaucoup plus loin. Un quotidien qui serait fait de petites choses simples et sans doute naïves : acheter son pain à la boulangerie, les fruits et légumes de saison chez le primeur, les livres chez le libraire que nous connaissons, faire un autre usage de la voiture, repenser nos flux et nos coopérations et les conditions de la démocratie représentative, etc... Quelque chose qui nous pousserait à reprendre la main et la parole avec ce qui est là, autour de nous. Mais aussi, dans cet entre-deux, à ne pas nous empêcher de saisir nos mobiles, tablettes et autres ordinateurs pour regarder et comprendre différemment, faciliter nos échanges, accéder à une offre culturelle choisie, partager nos ressources et nos idées.

Tout cela est facile à écrire mais devient extraordinairement compliqué à penser et à faire lorsque les conditions de la vie ne sont pas au rendez-vous.

En effet, et la crise sanitaire le montre, c'est une tout autre chanson lorsque les fins de mois sont difficiles, que l'emploi est en pointillé lorsqu'il existe, que le logement est exigü ou que l'entreprise vient de fermer ses portes, que l'accès aux connaissances est un parcours du combattant parce que pour trouver, il faut certes disposer des outils en ordre de marche, mais il faut avant tout savoir chercher. Force est de constater que cette réalité s'impose à une quantité considérable de personnes pour qui « maintenant » rime avec « enfermement ». Elles ont le sentiment terrible d'être déclassées, méprisées, soumises aux aléas et variabilités d'une économie hors contrôle, sans soin ou attention pour leur fragilité. Elles ont le sentiment d'être considérées souvent comme variable d'ajustement, par défaut, sans valeur ajoutée. Mais surtout de vivre un monde sans horizon véritable. La crise sanitaire a renforcé, davantage encore, ce sentiment d'être laissé pour compte et de ne pas savoir, in fine, comment agir pour changer ce fameux quotidien, ce satané présent, situé entre deux histoires passée et future.

Considérons donc cet entre-deux : L'entre-deux comme atelier. Un espace pas facile à installer tant les sollicitations sont nombreuses du côté de l'après. Parce que le temps serait compté, que ça urge, qu'il faut doubler d'efforts pour récupérer ce qui a été perdu, parce que rien ne sert de s'arrêter uniquement pour comprendre. Pas facile à installer non plus, lorsque nos rapports au passé nous empêchent d'être ou d'agir sans chercher tout le temps, de manière simpliste, à accuser ou confondre ceux que nous croyons être responsables de nos présents. Cet entre-deux est donc suspendu entre deux pôles plus ou moins distants, à la recherche de sa dynamique propre. Rien n'est vraiment organisé d'avance puisque tout peut basculer vers une direction indéterminée.

Car, l'entre-deux est une zone à géométrie variable. Il est avant tout l'espace du possible, du surgissement, de l'événement. Il est par nature imprévisible. L'entre-deux pourrait être ce lieu et ce temps qui s'ordonnent suivant des courbes qui font de leurs croisements des moments d'idéation, une culture de la confiance retrouvée, celle des gestes simples, des mots vrais. L'entre-deux est extraordinairement riche de ceux qui l'occupent. Il n'est en rien un espace ou un temps de vie simple ou simplifié. Il est le lieu de toutes les complexités par l'idée même que son essor est lié à la conscience que nous avons de ce qui se construit. L'entre-deux a besoin de temps et d'espace pour penser, pour se penser.

L'entre-deux donc pour faire la place aux autres, pour débattre et décider de ce qui engage, car sans espace critique le monde humain n'existe pas.

L'entre-deux est donc ce nouveau tiers-lieu, ce tiers-temps qui invite à ouvrir de nouveaux moments de délibérations collectives. La fondation humanisme numérique doit y trouver matière à partager avec celles et ceux qui s'investissent dans cet entre-deux.